

*Petit Courrier des Dames.*

Rue Meslée N<sup>o</sup> 25

1. Coiffure composée par M<sup>e</sup> Nardin et exécutée par M<sup>lle</sup> Anselman son élève 2. Chapeau de gros de Naples garni de rubans de satin couleur paille 3. Bonnet de gaze ornée de rubans de gaze.



3538



*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée N<sup>o</sup>. 25.*

*Robe de mousseline garnie d'un volant ourlé avec un cordonnet, Chapeau de paille d'Italie, voile de gaze.*



3538

(VII<sup>e</sup> ANNÉE.)N<sup>o</sup> 1<sup>er</sup>. — TOME IX.

1



# PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*.)

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-Lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67;  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

### LES PANTOUFLES.

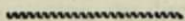
LA célébrité de Diderot s'est étendue jusques sur ses pantoufles. Peu de personnes ignorent la visite à lui rendue par un de ses amis qui, surpris de lui voir aux pieds de vieilles pantoufles déchirées qu'il portait depuis un tems infini, lui

en envoya une paire de neuvés le lendemain. Impossible avec cette élégante chaussure de conserver une aussi laide redingote, pensa Diderot; et bientôt une lévite toute fraîche fut endossée par le modeste auteur. Ce nouvel accoutrement devint aussitôt un contraste choquant avec l'antique bonnet qui garantissait depuis maintes années le crâne du philosophe, et force lui fut de renouveler aussi sa coiffure. Insensiblement l'ameublement suivit la même réforme, et la paire de pantoufles, disait plaisamment Diderot, fut la première origine d'un luxe auquel il n'eût peut-être pas pensé sans cette bizarre circonstance. Que de personnes dans la société peuvent rappeler tous les jours les pantoufles du spirituel écrivain! Que de futilités appelées *indispensables*, deviennent la source de mille autres frivolités inutiles!

Tout en raisonnant sur ce sujet, nous entrâmes, ces jours derniers, M<sup>me</sup> de Cerny et moi, dans les magasins Sainte-Anne; mon amie voulait, disait-elle, assortir l'échantillon d'une de ses robes dont elle désirait changer la forme. En parcourant les différentes salles qui renferment les nouvelles et jolies étoffes provenant la plupart des fabriques de M. De-lille, nous fûmes frappées de la vivacité des couleurs et de la variété du choix qu'offraient de nouveaux *tissus madras écossais*. Il était impossible de ne pas s'arrêter pour admirer le fini de cette production. Je crus m'apercevoir que M<sup>me</sup> de Cerny allait céder à la tentation, et j'allais lui faire entrevoir le danger de succomber en lui rappelant le résultat des *pantoufles* de Diderot, lorsque l'on étala à nos yeux d'autres tissus charmans, en nous disant que l'heureuse disposition de leurs couleurs avait mérité le suffrage de S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, qui en avait choisi plusieurs robes... Le moyen de résister à ce nouvel appât ne fut plus au pouvoir de ma jeune amie; la robe tissu madras-écossais fut achetée, et portée de là chez M<sup>me</sup> Huchet, qui décida qu'un élégant canezou en mousseline était indispensable. Cette étoffe étant trop jolie pour en faire une robe tout-à-fait négligée, on releverait encore l'éclat de ses couleurs en y adaptant des manches blanches. L'emplette du canezou fut reconnue indispensable. Vint ensuite l'embarras du choix du chapeau; et, après de longues discussions, il fut déterminé qu'une paille d'Italie, ornée de longues plumes blanches, était de toute nécessité pour com-



pléter l'élégante simplicité de cette toilette.... O mes pantoufles ! mes pauvres pantoufles, m'écriai-je, à quoi donc m'a servi de raconter votre histoire ?



Les cotes-palis et les tissus en écorces, couleurs écruës, sont adoptés pour redingotes ; les corsages se font avec trois grands plis sur le devant, et la même disposition se répète sur le dos. On place trois à quatre remplis au bas du jupon ; le dernier d'en haut tourne sur le devant, et vient rejoindre la ceinture. Il serait difficile de bien faire comprendre l'arrangement de cette nouvelle forme de redingote : aussi n'en donnons-nous qu'un aperçu, nous proposant d'en offrir le modèle dans une de nos prochaines gravures.

Presque toutes les manches en gigot ont aujourd'hui des mancherons ouverts sur le milieu : quelques-uns sont découpés en pointes, et les pointes garnies de ruches en tulle, si les robes sont blanches, ou en chicorées pareilles à l'étoffe si la robe est en couleur.

Les couleurs *gris perle*, *lilas Perse*, *violette de Parme*, se portent encore pour robe, soit en soie, soit en barège. Une jeune princesse, dont la tournure élégante et gracieuse se fait chaque jour admirer davantage, a paru à l'Opéra avec une robe *gris perle*, ornée de quatre à cinq rangs de volans ; entre chaque volant étaient placés des bouillons de satin. Sa coiffure en cheveux offrait une disposition toute nouvelle dans la pose des fleurs. On en voyait à peine sur le devant de la tête, tandis qu'une grosse touffe de fleurs dont nous n'avons pu que distinguer la couleur, qui était capucine, se trouvait placée sur le derrière, un peu sur le côté, et s'en-tremêlait dans les nœuds des cheveux.

Les rubans ombrés sont toujours en vogue, et sont les seuls qu'on emploie pour ceinture ; les plus nouveaux sont couleur de chair, nuancée jusqu'au *brun d'Afrique*, ce qui veut dire feu très-foncé.

## LITTÉRATURE.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS, *de ses causes et de ses suites, jusqu'à nos jours, en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent*, par Augustin THIERRY (1).

Dans l'introduction qui précède son ouvrage, M. Thierry s'exprime ainsi : « Je me propose d'exposer dans le plus » grand détail la lutte nationale qui suivit la conquête de » l'Angleterre par les Normands établis en Gaule ; de mon- » trer, dans tout ce qu'en retrace l'histoire, les relations » hostiles de deux peuples violemment réunis sur le même » sol ; de les suivre dans leurs longues guerres et leur sépa- » ration obstinée, jusqu'à ce que, du mélange et du rapport » de leurs races, de leurs mœurs, de leurs besoins, de leurs » langues, il se soit formé un seul peuple, une langue com- » mune, une législation uniforme. Le théâtre de ce grand » drame est l'île de Bretagne, l'Irlande, et aussi la France, » cause des relations que les rois issus du conquérant de » l'Angleterre ont eues, depuis l'invasion, avec cette partie » du continent. » Tel est, en peu de lignes, le plan que M. Thierry s'est tracé, et qu'il a su exécuter avec la plus grande habileté. Ce jeune érudit fait preuve tout à la fois, dans son ouvrage, de discernement, d'esprit, d'une raison peu commune, d'un savoir étendu et varié, et d'une imagination vive et originale qui n'exclut point en lui les qualités, plus solides, de l'historien. Passionné pour les formes pittoresques et dramatiques, M. Thierry fait quelquefois diversion à la gravité de son sujet en mettant à contribution de vieilles traditions et d'anciennes poésies populaires, qui lui fournissent les détails les plus intéressans ; et comme s'il eût eu présent à

---

(1) 3 vol. in-8°. A Paris, chez Firmin Didot Père et Fils, libraires, rue Jacob, N° 24 ; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67.—Prix : 21 fr.



la pensée, en composant son livre, ces deux vers du Tasse :

Sai che la corre il mondo ove più versi,  
Di sue dolcezze il lusinghier Parnaso,

Il introduit dans sa narration des discours, des conversations, des anecdotes, des chants nationaux, qu'il puise dans les chroniques en vers et dans les poèmes naïfs des bardes et des littérateurs du moyen âge, et dont son esprit judicieux sait encore tirer parti dans l'intérêt des faits historiques qu'il expose. Notre faible suffrage est sans doute de peu de valeur, après les éloges prodigués à M. Thierry par les divers journaux de la capitale; toutefois, nous regrettons beaucoup que la spécialité de notre journal ne nous permette pas de nous étendre davantage sur le mérite de son ouvrage; car nous eussions aimé à suivre l'auteur dans le développement de tout ce que son sujet offre de sérieux et d'important, et à payer ainsi, par nos louanges, et même par notre critique, un juste tribut à son talent. La frivolité étant en quelque façon une des conditions essentielles de notre existence, semblable au papillon qui fuit l'austère ombrage des bois, pour voltiger de fleur en fleur dans les brillans parterres que le soleil dore de ses rayons, nous avons glané ça et là, dans le livre de M. Thierry, plusieurs passages qui nous ont paru offrir le genre d'intérêt qui convient à nos lectrices, et nous les transcrivons ici :

#### SACRE DE CLOVIS.

« . . . La cérémonie eut lieu à Reims, et tout ce que les  
» arts des Romains, qui bientôt devaient périr en Gaule après  
» avoir été usés par les Barbares, fournissaient encore de  
» brillant, fut déposé avec profusion pour parer le triomphe  
» des évêques. Les rues étaient ornées de tapis; des voiles de  
» diverses couleurs, tendus d'un toit à l'autre, interceptaient,  
» comme aux jeux du cirque, l'éclat et la chaleur du jour; le  
» pavé était jonché de fleurs, et des parfums brûlaient en abon-  
» dance. L'évêque de Reims marchait en habit doré à côté  
» du farouche Sicambre, qu'il appelait son fils spirituel :  
» *Patron*, lui disait celui-ci émerveillé de tant de pompe,  
» *n'est-ce pas là ce royaume du ciel où tu as promis de me*  
» *conduire ?* »

(La suite au prochain Numéro.)

## VARIÉTÉS.

On lit dans le *South-African* (Journal imprimé au cap de Bonne-Espérance) l'anecdote suivante :

Un colon hollandais, nommé Gert Schapen, étant à la chasse avec un de ses compatriotes, s'approcha pour puiser de l'eau à une source entourée, comme elles le sont ordinairement, de grands roseaux. A peine fut-il au bord de la fontaine, qu'un énorme lion s'élança sur lui et le saisit par le bras ; au lieu de se débattre, ce qui n'eût fait que hâter sa perte, cet homme conserva assez de sang-froid pour rester immobile ; le lion en fit autant, ne lui serrant le bras entre les dents qu'autant qu'il le fallait pour le retenir, et fermant en même tems les yeux, comme s'il n'avait pu supporter les regards de sa victime ; il laissa même Gert appeler plusieurs fois son compagnon à son secours ; mais celui-ci, quoique armé, ne songea qu'à sa propre sûreté, et grimpa au haut d'un rocher voisin. Se voyant ainsi abandonné, le malheureux chasseur tira de sa gaine un couteau pointu, que les hommes de la colonie portent toujours pendu à leur ceinture, et il en frappa le lion avec tant de force que le coup fut mortel ; mais l'animal en se débattant lui déchira le bras et la poitrine, et tous deux tombèrent baignés dans leur sang. Gert survécut peu à sa blessure, et mourut du tétanos. Les chasseurs du lion prétendent qu'il eut tort de perdre patience, et que s'il fût resté encore quelque tems immobile, le lion aurait fini par lui lâcher le bras.

Le lion attaque rarement les hommes, à moins qu'il ne soit provoqué par eux ou qu'il ne remarque dans leur maintien quelque apparence de frayeur ; le plus souvent il se contente de les fixer attentivement à une petite distance, comme pour observer leur contenance, et s'il n'y remarque rien d'hostile ou de timide, il se retire à pas lents. Mais cela n'est vrai que lorsque le lion n'est pas affamé ou occupé à manger, et lorsqu'on n'a point à faire à un animal qui ait déjà goûté de la chair humaine.

---



# PETITE REVUE THÉÂTRALE.

Les théâtres s'efforcent de lutter contre la chaleur, leur ennemi commun. Grâce à *Pharamond*, l'Académie Royale de Musique voit sa vaste salle se remplir à chaque représentation de cet opéra qui, s'il laisse désirer plus d'action, offre un poème bien écrit et une partition où l'on trouve plusieurs morceaux très-remarquables. Le décor de la fin, où brille tout le talent de M. Cicéri, ne cesse pas d'exciter l'enthousiasme : rien de divin, en effet, comme cette apparition prophétique.

M. Lavigne a fait dernièrement sa rentrée, après dix ans d'absence, par le rôle de Fernand Cortès : on voit facilement que cet artiste a été long-tems éloigné de la scène. Le même opéra a été joué vendredi dernier devant une assemblée nombreuse et brillante qu'embellissait la présence de LL. AA. RR. MADAME, Duchesse de Berri, et Mesdames les Duchesses d'Orléans. Nourrit père, cette fois, représentait Fernand. L'exécution du premier acte, particulièrement, pourrait présenter quelques observations. Depuis que le diapason a été baissé, les chanteurs paraissent moins sûrs de leurs intonations, et le final de cet acte, jusqu'à la modulation en *ré*, n'offrait pas tout l'ensemble que l'on est en droit d'exiger d'une réunion de semblables talens; l'orchestre lui-même nous a paru parfois un peu lourd. Le second acte, qui est si beau, et le troisième ont été bien plus satisfaisans d'exécution. Nous engageons Nourrit à ne pas surcharger ainsi son chapeau de plumes mal posées; nous avons de la peine à croire qu'un homme comme Fernand se fût empanaché de la sorte. Le spectacle finissait par le ballet de *Clari*, dans lequel Mlle. Noblet rentrait, car une indisposition assez grave l'avait éloignée de la scène. Pendant son absence, Mlle. Legallois a tenu le répertoire : elle est toujours là. L'administration de l'Opéra doit lui savoir gré, à l'occasion, de tant de zèle : rien, il est vrai, ne s'oublie comme un service; mais des administrateurs justes et éclairés auront de la mémoire.

L'OPÉRA-COMIQUE a trouvé, avec son *Maçon*, la pierre fondamentale de ses recettes; ce succès ne ralentit en rien



cependant l'autorité du directeur , et un ouvrage nouveau sera bientôt représenté.

L'ODÉON a donné *les Nouveaux Adelphe*s, comédie en cinq actes et en vers , coup d'essai d'un jeune auteur. Cet ouvrage n'est pas sans quelque mérite : espérons. Le lendemain ont paru *les Français au Sérail*, opéra-comique en deux actes , auquel on a adapté la charmante musique des *Visitandines*, de Devienne , et deux airs de *l'Élisabeth* de Rossini. Des coupures bien faites et nécessaires ont maintenant assuré le succès de cet ouvrage. L'Odéon jouit toujours de la vogue , et son directeur ne néglige rien pour la conserver.

Le THÉÂTRE DE MADAME n'a rien perdu de la faveur publique , et

« ... Dût s'en plaindre une maline envie , »

nous pouvons assurer que les ouvrages de son répertoire plaisent et amusent tout autant depuis que l'on y joue *le Charlata-nisme*. Perlet vient d'y faire sa rentrée en présence d'une réunion très-nombreuse : il a recueilli là , comme partout , bon nombre d'applaudissemens mérités.

Le VAUDEVILLE voit maintenant ses loges ne plus rester desertes. *Les Singes* y amusent toujours , et *le Docteur du Défunt* contribuera à améliorer encore l'état de ce théâtre , ce qui est bien de la part d'un docteur ; cet ouvrage est de MM. Théaulon et Lafontaine.

La dernière nouveauté , ou , pour mieux dire , la dernière pièce donnée aux VARIÉTÉS est *France et Savoie* : Le jeu de M<sup>lle</sup> Pauline chargée du principal rôle a décidé du succès de cet ouvrage. Les autres acteurs méritent une mention honorable pour la manière dont ils ont rempli les petits rôles dont ils se sont chargés : que disons-nous !... avec eux , il n'y a plus de petits rôles. Les auteurs nommés de *France et Savoie* sont MM. Dartois et Léon.

C. DE M.

*A ce Numéro est jointe la Planche 1.*